

il est lumineux comme le soleil que j'épouserai ma cousine."

L'apoplexie si vivement convoitée par M. de Strény vint en effet, mais un peu trop tard.

Avant de mourir, le comte d'Antiville avait eu le temps de marier sa fille à un loyal et bon gentilhomme qui se nommait le comte de Kéréal, et nous devons ajouter qu'il n'avait pas eu à vaincre une résistance bien forte de Léonie.

La jeune fille, éclairée par la réflexion, s'était avouée à elle-même qu'elle ne pouvait pas estimer Gontran, et que, lorsque l'estime est absente, l'amour conduit dans les abîmes et non plus aux sommets.

En apprenant le mariage de sa cousine, le baron murmura :

"Allons, la fortune m'échappe ! décidément, mon étoile est voilée. Oh ! Léonie, Léonie, vous aviez promis, cependant, vous aviez juré !.....

Puis il fredonna sur un vieil air mélancolique ce refrain d'une vieille chanson :

Boucle de cheveux et serment,

Autant en emporte le vent !

Et, ceci fait, il ne pensa plus à Mlle d'Antiville, devenue la comtesse de Kéréal.

Quelques années se passèrent.

Le comte de Kéréal avait réalisé la fortune de sa femme en vendant la terre et le château d'Antiville, et en plaçant les capitaux résultant de cette vente chez un banquier en qui il avait toute confiance.

Le jeune ménage passait ses hivers à Paris, et Gontran le rencontrait parfois dans le monde, où Léonie obtenait des succès d'élégance et de beauté.

Dans ces occasions (assez rares du reste) le baron de Strény, en parfait comédien qu'il était, savait donner à son visage une expression de tristesse profonde ; la tristesse de l'homme qui porte en son sein le chagrin incurable qui le tuera.

Il saluait mélancoliquement sa cousine, sans lui adresser jamais un mot, puis il se tenait à l'écart, silencieux et sombre, dans l'une de ces attitudes fatales que les drames et les romans de cette époque mettaient à la mode.

Léonie ne pouvait arrêter sur lui son regard sans éprouver un frisson involontaire, tout le sang de ses veines affluait à son cœur ; elle se disait avec cette crédulité naïve à laquelle les femmes supérieures n'échappent pas plus que les autres :

"Il m'aime toujours, il m'aime plus que jamais. Combien il doit souffrir !... il en mourra peut-être."

Et la pauvre enfant, quoique profondément attaché à son mari et à ses devoirs, éprouvait un vague remords d'avoir oublié ses promesses et trahi ses serments en obéissant à la volonté suprême de son père.

Excepté dans ces occurrences où il attachait sur son visage un masque de mélancolie, Gontran était toujours et plus que jamais un homme de plaisir.

Comment et par quelles ressources pouvait-il suffire aux dépenses de sa vie brûlante ? C'est un mystère auquel nous ne chergerons pas d'initier nos lecteurs ; il nous faudrait, pour être compris, effleurer des matières trop délicates.

Nous nous contenterons de rappeler qu'en tout temps il a existé, et qu'il existe encore à Paris, nombre de beaux jeunes gens, cités entre tous pour le luxe de leurs logis, le grand style de leurs écuries, la désinvolture avec laquelle ils tiennent et perdent des bancs de cinq cents louis, et à qui cependant leurs plus intimes ne connaissent ni un arpent de bien au soleil ni un coupon de rente sur l'État.

Gontran se trouvait exactement dans cette situa-

tion ; il menait un train suffisant, jouait beaucoup perdait souvent et payait ses dettes de jeu dans les vingt-quatre heures.

De temps à autre, il jetait son dévolu sur quelque riche héritière ou sur quelque veuve jouissant d'une ample fortune, et cherchait à se marier. Tout allait bien jusqu'à l'heure des renseignements, mais, aussitôt qu'une lumière fâcheuse se faisait sur le passé tout changeait de face et les projets matrimoniaux étaient impitoyablement rompus.

Tandis que ces choses se passaient à Paris, la comtesse de Kéréal mettait au monde sa petite Marthe au château de Rochetaille. Puis, bien peu de temps après la naissance de cette enfant, un immense malheur fondait sur elle à l'improviste : le comte de Kéréal, plein de jeunesse, de force et de santé, succombait en quelques jours aux atteintes d'une violente maladie inflammatoire.

Léonie le pleura sincèrement, et sa douleur fut presque aussi vive que si elle avait éprouvé pour lui un sentiment plus vif qu'une calme et respectueuse affection.

Bien vite, d'ailleurs, elle se vit distraite de cette douleur si légitime et si naturelle.

Gontran de Strény, en sa qualité de parent, ne pouvait manquer de recevoir une lettre de farewell de la mort du comte.

Lorsqu'il eut brisé le cachet de la double feuille qu'entourait un large filet noir, un éblouissement passa devant ses yeux et un tremblement nerveux agita tout son corps.

"Allons, se dit-il, cette fois ma destinée ne dépend plus que de moi, j'ai toutes les cartes dans les mains et je défie le diable de venir les brouiller. Léonie est libre, je serai riche."

Et sans perdre une heure, il écrivit à la jeune veuve une longue lettre, un chef d'œuvre dans laquelle, sans faire la moindre allusion à cet amour qu'elle devait croire plus vivant que jamais, il demandait la permission de lui porter ses consolations dans une douleur que les liens du sang l'autorisaient à partager avec elle.

Cette lettre, extrêmement touchante et dans laquelle on croyait sentir passer un souffle d'émotion vraie, remua chez Léonie les plus mystérieuses fibres du cœur. Il lui sembla que l'action de Gontran, offrant de pleurer avec elle l'homme par qui il avait été dépossédé du bonheur rêvé, était une action héroïque. Elle ne se sentit plus seule au monde, elle se réjouit de savoir qu'il existait une âme vraiment grande, et que les nœuds d'une étroite sympathie attachaient cette âme à la sienne.

En conséquence, elle répondit à Gontran, et sa réponse ne renferma que ce mot unique : VENEZ !

Le surlendemain, M. de Strény descendait de la malle-poste à la grille du parc, et, après s'être composé un visage de circonstance, il saisit la main que Léonie lui tendait, il la porta vivement à ses lèvres et la jeune femme sentit tomber une larme sur cette main. Or, personne n'ignore combien une larme versée à propos fait faire de chemin dans les choses d'amour.

Assurément Léonie, portant depuis quelques jours à peine le deuil rigoureux des veuves, était à mille lieues de s'avouer qu'elle aimait Gontran plus qu'à l'époque où elle pouvait le regarder comme son fiancé, mais le moment était proche où il lui serait impossible de conserver la moindre illusion à cet égard.

Le lendemain arriva et l'heure des confidences.

Gontran ne sachant pas au juste jusqu'où étaient allées les révélations faites jadis à son oncle par ses correspondants parisiens, et par son oncle à